

Docteur Jacques LACAN

S E M I N A I R E

du

Mercredi 26 mars 1958

$$\begin{array}{c}
 d \longrightarrow s \quad \diamond \quad s \begin{array}{c} \longleftarrow \\ \longrightarrow \end{array} i \quad (\lambda) \quad \longleftarrow \quad n \\
 D \longrightarrow \Lambda \quad \diamond \quad d \begin{array}{c} \longleftarrow \\ \longrightarrow \end{array} s \quad (\lambda) \quad \longleftarrow \quad I \\
 \Delta \longrightarrow s \quad \diamond \quad D \begin{array}{c} \longleftarrow \\ \longrightarrow \end{array} s \quad (\lambda) \quad \longleftarrow \quad \frac{I}{\lambda}
 \end{array}$$

J'écris cela au tableau pour commencer, pour éviter que je ne l'écrive incorrectement ou incomplètement quand j'aurai à m'y référer. J'espère au moins pouvoir éclairer l'ensemble de ces trois formules d'ici la fin de notre discours d'aujourd'hui.

Pour reprendre les choses un petit peu où je les ai laissées la dernière fois, j'ai pu constater non sans satisfaction, que certains de mes propos n'avaient pas été sans provoquer quelque émotion, notamment pour ce que je

sémblais avoir pu endosser des opinions de telle ou telle psychanalyste déainin qui avait cru devoir avancer cette opinion que certaines analyses de femmes ne gagnaient pas forcément à être poussées jusqu'à leur terme, pour la raison par exemple que le progrès même de l'analyse pouvait, les dits sujets en analyse, les priver jusqu'à un certain point atteint de leurs relations proprement sexuelles, je veux dire la suite ou l'avancement de l'analyse pouvait menacer une certaine jouissance conquise et acquise. A la suite de quoi on m'a demandé si j'endossais cette formule, à savoir si l'analyste devait en effet s'arrêter en un certain point, pour des raisons en quelque sorte qui seraient situées en dehors des lois de son progrès même.

fonten l'auto de A. Deutsch

Je répondrai à ce ci que tout dépend de ce qu'on considère comme étant le but de l'analyse, non pas son but externe, mais ce qui la règle si on peut dire théoriquement. Il est bien certain qu'une perspective de l'analyse qui est celle d'un ajustement à la réalité, cet ajustement à la réalité étant considéré comme quelque chose qui est impliqué dans la notion même du développement de l'analyse, je veux dire qu'il serait donné dans la condition de l'homme ou de la femme qu'une pleine élucidation de cette condition doive le conduire obligatoirement à une adaptation en quelque sorte préformée, harmonieuse.

C'est une hypothèse, et une hypothèse qu'à la vérité

rien dans l'expérience ne vient justifier. Autrement dit, pour éclairer ma lanterne et employer des termes qui sont ceux mêmes qui reviendront aujourd'hui, cette fois dans un sens tout à fait concret, puisqu'il s'agit de la femme, et à la vérité c'est là un point tout à fait sensible de la théorie analytique, à savoir celle de son développement, de son adaptation propre d'un certain ordre, et assurément qui est pure allant de l'ordre humain. Ne semble-t-il pas tout de suite bien certain qu'il convient, pour ce qui est de la femme, de ne pas confondre ce qu'elle désire - je donne à ce terme désire son sens plein - avec ce qu'elle demande ; de ne pas non plus confondre ce qu'elle demande avec ce qu'elle veut, au sens où l'on dit que ce que femme veut, Dieu le veut ?

Ces simples rappels, sinon d'évidence, du moins d'expérience, peuvent être destinés à montrer que la question que l'on pose, de savoir ce qu'il s'agit de réaliser dans l'analyse, n'est pas quelque chose qui soit simple.

La dernière fois, si ceci est venu en quelque sorte latéralement dans notre discours, ce dont nous parlions, ce à quoi je désirais vous mener, ce sur quoi je vais vous ramener aujourd'hui pour en donner une formule plus généralisée, et qui me servira dans la suite de repère dans la critique des identifications fondamentale, normatives, pré-

ciement de l'homme et de la femme, ce dont je vous ai
 amené la dernière fois, c'était un premier aperçu sur ce
 que nous devons considérer comme étant cette sorte d'iden-
 tification qui produit l'idéal du Moi ; l'idéal du Moi en
 tant qu'il est le point d'issue, le point pivot, le point
 d'aboutissement de cette crise de l'Oedipe autour de la-
 quelle s'est initiée l'expérience analytique, et autour de
 laquelle elle ne cesse pas de tourner, encore qu'elle pren-
 ne des positions de plus en plus centrifuges. Et j'ai in-
 sisté sur quelque chose qui pouvait se dire ainsi, que toute
 identification du type identification idéale du Moi était
une certaine mise en rapport du sujet à certains signi-
fians dans l'autre, ce que j'ai appelé insignes et ce
 rapport venait en somme à se greffer lui-même sur un autre
 désir que sur le désir qui avait confronté les deux ter-
 mes du sujet de l'autre, en tant qu'il est porteur de ces
 insignes.

Voilà à peu près à quoi cela se résumait, ce qui bien
 entendu n'a pas satisfait tout le monde, encore que parlant
 à tel ou tel je n'avais pas donné comme référence que ceci.
 Ne voyez-vous par par exemple quelque chose qui d'ailleurs
 est indiqué comme un fait de premier plan par Freud, aussi
 bien que par tous les auteurs, que c'est dans la mesure où
une femme fait une identification à son père, que dans ses
rapports avec son mari elle lui fait tout le grief qu'elle

avait fait à sa mère ?

Voici quelque chose dont il ne s'agit pas simplement de se fasciner sur cet exemple. Il y a bien entendu d'autres formes sous lesquelles nous retrouverons la même formule. Mais voilà quelque chose d'exemplaire, qui illustre ce que je viens de vous dire : c'est dans la mesure où l'identification s'est faite par l'assomption de certains signes de signifiants caractéristiques des rapports d'un sujet avec un autre. Ceci vient recouvrir et implique la montée au premier plan des rapports de désir entre ^{le} sujet et un tiers. Vous retrouvez le S sujet, le grand A et le petit a. Où est le grand A, où est le petit a ? Ici. Peu important ! L'important est qu'ils soient deux.

Repartons de cette remarque à laquelle j'essaye de vous ramener, qui est quelque chose dont on pourrait dire qu'elle participe de la maxime de La Rochefoucauld concernant les choses qu'on ne saurait regarder en face : le soleil et la mort. Dans l'analyse il y a des choses comme celles-là. Il est assez curieux que ce soit justement le point central de l'analyse que l'on regarde de plus en plus obliquement, et que l'on regarde par l'intermédiaire de plus en plus lointaines. Le complexe de castration est de ceux-là.

Observez ce qui se passe, et ce qui s'est passé depuis les premières appréhensions que Freud a eues. Il y avait là

quelque chose de pivot, quelque chose d'essentiel dans la formation du sujet, à savoir cette chose étrange, il faut bien le dire, et que l'on n'avait jamais promue jusqu'à là, jamais articulée que dans la formation du sujet. Ce pas, c'est quelque chose autour d'une menace tout à fait précise, particularisée, paradoxale, archaïque, voire provoquant l'horreur à proprement parler, et un moment décisif, sans doute pathogène, mais aussi normatif, tourné autour d'une menace qui n'est pas là toute seule, qui n'est pas là isolée, qui est cohérente, avec ce rapport qui s'appelle le rapport oedipien, entre le sujet, le père, la mère, le père faisant ici office de porteur de la menace, la mère objet de but, de visée d'un désir lui-même profondément caché.

Vous retrouvez là tout à fait à l'origine, ce qu'il s'agit précisément d'élucider. C'est que c'est dans ce rapport tiers où va se produire l'assomption de ces rapports à certains insignes déjà indiqués en somme dans ce complexe de castration, mais d'une façon énigmatique puisqu'en quelque sorte ces insignes sont eux-mêmes mis par rapport au sujet dans un rapport singulier. Ils sont, dit-on, menacés, et en même temps c'est tout de même eux qu'il s'agit de recueillir, de recevoir, et ceci dans un rapport de désir concernant un tiers terme qui est celui de la mère.

Au début c'est bien cela que nous trouvons, et quand

nous avons dit cela, nous sommes précisément devant une énigme, devant quelque chose qui est à articuler, qui est à coordonner là-dessus par les praticiens. Nous avons ce rapport complexe par définition et par essence, complexe à le saisir, à l'articuler, et nous le rencontrons dans la vie de notre sujet.

Qu'allons-nous trouver ? Mille formes, mille réflexions, une sorte de dispersion d'images, de rapports fondamentaux, pour nous permettre d'en saisir toutes les incidences, tous les reflets psychologiques, toutes les multiples tâches psychologiques qui sont portées dans l'expérience du sujet névrotique. Et alors que se passe-t-il ?

Il se passe ce phénomène que j'appellerai celui de la motivation psychologisante, qui fera que pour rechercher dans l'individu, dans le sujet lui-même, l'origine, le sens de cette crainte de la castration, nous arrivons à une série de déplacements, de transpositions dans l'articulation de cette crainte de la castration qui ne font à peu près - je vais me résumer - que s'étagier ainsi cette trace de la castration qui est d'abord en relation avec l'objet du père, la crainte du père. Nous sommes d'abord amenés à la considérer dans son incidence, et à nous apercevoir de son rapport avec une tendance, un désir du sujet, celui de son intégrité corporelle, et c'est autour de la notion de crainte narcissique, que celle de la crainte de la cas-

tration va être promue, puis, suivant toujours dans une ligne qui est forcément génétique, c'est-à-dire qui remonte aux origines, à partir du moment où nous cherchons dans l'individu lui-même la genèse de ce qui ensuite se développe, nous trouvons promue, mise au premier plan, parce qu'on a toujours du matériel bien sûr clinique pour saisir les incarnations, si on peut dire, d'un certain effet, nous trouvons la crainte de l'organe féminin, d'une façon d'ailleurs ambiguë, soit que ce soit lui qui devienne le siège de la menace contre l'organe incriminé, soit au contraire qu'il soit le modèle de la disparition de cet organe.

Plus loin, nous allons trouver à l'origine de la crainte de castration par un recul toujours plus grand, où vous allez le voir, au dernier terme il me semble tout à fait frappant et singulier dans son aboutissement, c'est que ce qui va être craint comme avant la castration au dernier terme, c'est le terme auquel nous sommes arrivés progressivement, et je ne vous refais pas aujourd'hui la liste des auteurs que nous trouvons, mais pour le dernier vous savez que c'est Mélanie Klein ; ce qui est à l'origine de la crainte de la castration, c'est le phallus lui-même qui est caché au fond de l'organe maternel, qui par l'enfant est perçu tout à fait aux origines comme le phallus paternel, comme ayant son siège à l'intérieur du corps maternel, c'est lui qui est redouté par l'enfant, et par le sujet. Et croyez-

vous, c'est déjà assez frappant de voir apparaître en quelque sorte en miroir en face de l'organe menace, cet organe menaçant, et d'une façon, je dirais de plus en plus mythique à mesure qu'elle est plus reculée. Mais là pour que le pas dernier soit franchi, il faut en somme que l'organe paternel à l'intérieur du sexe maternel, soit considéré comme menaçant. C'est parce que le sujet lui-même en a fait aux sources de ce qu'on appelle ses tendances agressives primordiales, ses tendances sadistes primordiales, en a fait l'arme idéale, et tout revient au dernier terme, à une sorte de pur reflet de l'organe phallique, étant considéré comme le support d'une tendance primitive qui est celle de la pure et simple agression, le complexe de castration s'isolant en somme, se réduisant à l'isolement d'une pulsion agressive primitive partielle, en même temps déconnectée, semble-t-il, dès lors. Et en effet c'est bien tout l'effort des auteurs, ce qu'ils ont eu la plus grande peine à partir de ce moment, à réintégrer ce qui concerne le complexe de castration dans son contexte de complexe, à savoir de cela d'où il est parti, et qui profondément motivait ce caractère central dans l'économie subjective dont il s'agissait à l'origine de l'exploration des névroses, et bien entendu on sait à quel effort les auteurs seront conduits pour restituer quand même, restituer à sa place qui apparaît en fin de compte en somme quand nous re-

gardons les choses comme être un pur et simple et vain tour sur lui-même d'un système, d'un ensemble de concepts, car en fin de compte, si nous examinons attentivement l'économie de ce que Mélanie Klein articule comme se passant au niveau de cet Oedipe précoce, ce qui est encore quelque chose qui est une sorte de contradiction dans les termes, c'est une façon de dire l'Oedipe pré-œdipien, l'Oedipe en tant qu'il est l'Oedipe avant qu'aucun des personnages de l'Oedipe n'ait apparue. Nous trouvons simplement articulé dans les signifiants interprétatifs dont elle se sert pour donner un nom à ces pulsions qu'elle rencontre, ou qu'elle croit rencontrer au dernier terme chez l'enfant, c'est qu'elle implique dans ses propres signifiants à elle, exactement toute la dialectique dont il s'agit à l'origine, à savoir la question dont il s'agit et qu'il faut reprendre au départ et dans son essence, qui est ceci :

Si la castration a ce caractère essentiel, si nous la prenons pour autant qu'elle est promue par l'expérience et la théorie analytique, et par Freud, ceci depuis son départ, sachons maintenant voir ce qu'elle veut dire.

Avant d'être craint, avant d'être vécu, avant d'être psychologisable, qu'est-ce que cela veut dire ?

La castration n'est pas une castration réelle. Cette castration est liée avons-nous dit, à un désir. Elle est même liée à l'évolution, au progrès, à la maturation du

désir chez le sujet humain. Si elle est castration, c'est bien certain d'autre part que le lien à cet organe, qui difficile d'ailleurs dans la notion de complexe de castration à bien centrer, car on a souvent fait remarquer que qu'est-ce que cela voulait dire ? Ce n'est pas une castration s'adressant aux organes génitaux dans leur ensemble, c'est bien pour cela d'ailleurs que chez la femme elle ne prend pas l'aspect d'une menace contre les organes génitaux féminins, en tant que tels, mais en tant qu'autre chose, justement en tant que le phallus. De même chez l'homme on a pu légitimement poser la question de savoir s'il fallait dans cette notion du complexe de castration isoler la pénis comme tel, ou y comprendre le pénis et les testicules. A la vérité, bien entendu c'est bien ce qui désigne que ce dont il s'agit est autre chose que ceci ou cela, c'est quelque chose qui a un certain rapport avec les organes, mais un certain rapport dont le caractère justement signifiant déjà dès l'origine ne fait pas de doute, et c'est ce caractère signifiant qui domine.

Disons qu'à tout le moins un minimum doit être retenu dans ce qu'est dans son essence le complexe de castration, le rapport d'un désir d'une part, avec d'autre part ce que j'appellerai dans cette occasion un matériau.

Pour que le désir, nous disent l'expérience freudienne et la théorie analytique, traverse heureusement certaines

phases, arrive à maturité, il faut que quelque chose d'au-
 si problématique à situer que le phallus, soit marqué de
 ce quelque chose qui fait qu'il n'est maintenu, conservé
 que pour autant qu'il a traversé la menace de castration
 à proprement parler] et ceci doit être maintenu comme le
 minimum essentiel au-delà duquel nous partons dans les sy-
 nonymies, nous partons dans les glissements, nous partons
 dans les équivalences, nous partons aussi du même coup dans
 les obscurités.

Littéralement nous ne savons plus ce que nous di-
 sons si nous ne retenons pas ces caractéristiques pour es-
 sentielles, et ne vaut-il pas mieux d'abord et avant tout
 se diriger vers le rapport de ces deux pôles, dit-on, du
 désir à la marque, avant d'essayer d'aller le chercher dans
 les diverses façons dont cela pour le sujet s'incarne dans
 la raison d'une liaison qui à partir du moment où nous
 quittons ce point de départ, va devenir de plus en plus
 énigmatique, de plus en plus problématique, et bientôt de
 plus en plus éludé ?

J'insiste sur ce caractère, ce caractère de marque
 qui a d'ailleurs dans toutes les autres manifestations que les
 manifestations analytiques, interprétatives, significatives,
 et bien certainement dans tout ce qui l'incarne cérémoniel-
 lement, rituellement, sociologiquement, ce caractère d'être
 le signe de tout ce qui supporte cette relation castratrice
 dont nous avons commencé à apercevoir l'émergence anthro-

pologique par l'intermédiaire de l'analyse.

N'oublions pas jusque là les signes, les incarnations religieuses par exemple où nous reconnaissons ce complexe de castration, la circoncision par exemple, pour l'appeler par son nom, ou encore telle ou telle forme d'inscription, de marque dans les rites de puberté, de tatouage, de tout ce qui produit les marques, imprime sur le sujet, en liaison avec une certaine phase qui d'une façon non ambiguë, se présente comme une phase d'accession à un certain niveau, à un certain étage du désir. Tout cela se présente toujours comme marque et impression.

Et vous me direz : voilà, nous y sommes ! La marque : pas difficile de la rencontrer. Déjà dans l'expérience, quand on a des troupeaux, chaque berger a sa petite marque de façon à distinguer ses brebis de celles des autres, et ce n'est pas une remarque si bête. Il y a bien un certain rapport, ne serait-ce que de ceci : c'est qu'en tout cas nous y saisissons déjà que la marque se présente tout de même dans une certaine transcendance par rapport à la constitution du troupeau.

Est-ce que cela doit nous suffire ? C'est bien vrai d'une certaine façon, par exemple que la circoncision se présente comme constituant un certain troupeau, le troupeau des élus du fils de Dieu.

Est-ce que nous ne faisons là que retrouver cela ?

Sûrement pas. Ce que l'expérience analytique, et ce que Freud au départ nous apportent, c'est qu'il y a un rapport étroit, intime entre le désir et la marque. C'est que la marque n'est pas simplement là comme signe de reconnaissance pour le berger, dont nous aurions de la peine à savoir où il est dans l'occasion, mais que quand il s'agit de l'homme, ceci veut dire que l'être vivant marqué a ici un désir qui n'est pas sans un certain rapport intime avec cette marque.

Il ne s'agit pas de s'avancer trop vite, ni de dire que c'est cette marque qui modifie le désir. Il y a peut-être dès l'origine dans ce désir une béance qui permet à cette marque de prendre son incidence spéciale, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a le rapport le plus étroit entre ce qui caractérise ce désir chez l'homme, et l'incidence, le rôle et la fonction de la marque. Nous retrouvons cette confrontation du signifiant et du désir qui est ce autour de quoi doit porter toute notre interrogation ici.

Je ne voudrais pas m'éloigner trop, mais ici quand même une petite parenthèse : n'oublions quand même pas que la question ici débouche bien évidemment sur la fonction de signifiant chez l'homme, et que ce n'est pas ici que vous en entendez parler pour la première fois. Si Freud

a écrit "Totems et Tabous", si cela a été pour lui un besoin et une satisfaction essentielle que d'articuler ce "Totems et Tabous", reportez-vous au texte de Jones pour bien voir l'importance que cela avait pour lui, et qui n'était pas simplement une importance de psychanalyse appliquée de retrouver agrandi aux dimensions du ciel, le petit animal humain auquel il se trouvait avoir affaire dans son cabinet, ce n'est pas le chien céleste par rapport au chien terrestre comme dans Spinoza, c'est un mythe pour lui absolument essentiel, c'est un mythe tellement essentiel que pour lui ce n'est pas un mythe, cela veut dire quoi, le "Totems et Tabous" ?

C'est que nous sommes nécessairement amenés, si nous voulons comprendre quelque chose qui est l'interrogation particulière de Freud, au niveau de cette expérience de l'Oedipe chez ses malades, c'est que nous sommes amenés nécessairement à ce thème du meurtre du père.

Bien entendu vous savez là que Freud ne s'interroge pas. Qu'est-ce que cela peut signifier que pour concevoir en somme un passage qui est le passage de la nature à l'humanité, il faille qu'on passe par le meurtre du père ?

Selon sa méthode qui est une méthode d'observateur, de naturaliste, il groupe, il fait foisonner autour de cette sorte de point de concours, de carrefour autour duquel il arrive, tous les documents, tout ce que lui apporte l'in-

formation ethnologique, et bien entendu que voyons-nous foisonner au premier chef ? La contribution particulière de son expérience, c'est le point où son expérience rencontre le matériel ethnologique. Peu importe qu'il soit plus ou moins désuet. Maintenant cela n'a aucune importance, le fait que ce soit la fonction de la phobie avec le thème du totem qui soit là le point où il se retrouve, où il se satisfait, où il voit se conjuguer les signes dont il suit la trace. Tout cela nous montre bien que ceci est absolument indiscernable d'un progrès qui met au premier plan cette fonction du signifiant.

La phobie, c'est un symptôme où vient au premier plan et d'une façon isolée et promue comme telle, le signifiant.
 Je passais l'année dernière à vous l'expliquer, à vous montrer à quel point le signifiant d'une phobie est quelque chose qui a trente six mille significations pour le sujet, c'est le point clef, c'est le signifiant qui manque pour que les significations puissent tenir au moins pour un temps, un peu tranquilles, sans cela le sujet en est littéralement submergé.

De même, le totem est bien cela aussi, le signifiant à tout faire, le signifiant que ~~est~~ chef, le signifiant grâce auquel tout s'ordonne, et principalement le sujet, car dans ce signifiant le sujet trouve ce qu'il est, et c'est au nom de ce totem que pour lui s'ordonne aussi ce qui est

interdit.

Mais qu'est-ce que ceci; si l'on peut dire, nous voila, nouscache au dernier terme ? C'est que ce meurtre du père lui-même, pour que ce soit autour de lui que puisse se faire la conversion, la révolution grâce à quoi les jeunes mâles de la horde vont voir s'ordonner quelque chose qui va être la loi primitive, c'est-à-dire l'interdiction de l'inceste.

Ceci nous cache simplement ce lien étroit qu'il y a entre la mort et l'apparition du signifiant, car n'oubliez quand même pas ceci, c'est que dans son train ordinaire, chacun sait que la vie ne s'arrête guère aux cadavres qu'elle fait. Les grands poissons mangent les petits, ou même les ayant tués, ne les mangent pas, mais il est certain que le mouvement de la vie, je dirais nivelée ce qu'elle a devant soi à abolir, et que c'est déjà là tout le problème de savoir en quoi une mort est mémorisée, même si cette mémorisation est quelque chose qui reste en quelque sorte implicite, c'est-à-dire si comme tout nous le laisse apparaître, il est de sa nature à cette mémorisation que ce soit oublié par l'individu, qu'il s'agisse du meurtre du père ou du meurtre de Moïse. Il est essentiellement et de sa nature d'oublier ce qui reste absolument nécessaire comme la clef, comme le point pivot autour duquel doit tourner notre esprit. C'est qu'un certain lien a été fait



signifiant, qui fait que cette mort existe autrement à proprement parler dans le réel, dans le foisonnement de la vie. Il n'y a pas d'existence de la mort, il y a des morts, et voilà tout, et quand ils sont morts, personne dans la vie n'y fait plus attention.

En d'autres termes, qu'est-ce qui fait, et la passion de Freud quand il écrit "Totems et Tabous", et l'effet fulgurant de la production d'un livre qui apparaît et qui est très généralement rejeté et vomé ? C'est-à-dire que chacun se met à dire : qu'est-ce qu'il nous raconte, celui-là ? D'où vient-il, ? De quel droit nous raconte-t-il cela ? Nous, ethnographes, nous n'avons jamais vu cela. Ce qui n'empêche pas que c'est un des événements tout à fait capitaux de notre siècle, et qu'autour de cela effectivement toute l'inspiration du travail critique, ethnologique, littéraire, anthropologique, en est profondément transformé.

X | Qu'est-ce que cela veut dire, si ce n'est que Freud y conjugue deux choses : il conjugue le désir avec le signifiant ; il les conjugue comme on dit qu'on conjugue un verbe. Il fait entrer la catégorie de cette conjugaison au sein d'une pensée qui jusqu'à lui concernant l'homme, reste une pensée que j'appellerai une pensée académisante, désignant par là une certaine filiation philosophique anti-que qui, depuis le platonisme jusqu'aux sept^{es} Stoïciens^{es} et épicuriennes, et passant à travers le christianisme, tend

profondément à oublier, à éluder ce rapport organique du désir avec le signifiant, à le situer, à l'exclure du signifiant, à le réduire, à l'expliquer, à le motiver dans une certaine économie du plaisir, à éluder ce qu'il y a en lui d'absolument problématique et irréductible et à proprement parler pervers, à éluder ce qui est le caractère essentiel, vivant des manifestations du désir humain au premier plan duquel nous devons mettre ce caractère non seulement inadapté, inadaptable, mais fondamentalement pervers, marqué.

C'est la situation de ce lien entre le désir et la marque, entre le désir et l'insigne, entre le désir et le signifiant, que nous sommes ici en train de nous efforcer de faire.

Voici les trois petites formules que je vous ai écrites :

$$\begin{aligned}
 \text{désir } d \text{ ---}) \text{ } \diamond \text{ } a \text{ (---)} i \text{ (a) } \leftarrow \text{---} n & \quad (\text{regarde moi avec les avatars du désir}) \\
 \text{Demande } D \text{ ---}) \text{ } \Lambda \text{ } \diamond \text{ } d \text{ (---)} s \text{ (A) } \text{---} I & \quad (\text{ne s'identifie avec moi de l'autre (Idéal du Soi)}) \\
 \Lambda \text{ ---}) \text{ } \diamond \text{ } D \text{ (---)} s \text{ (A) } \text{---} \text{ } \text{ } &
 \end{aligned}$$

A = Autre
a = auto
m = Moi (id. narcissique au auto)
d = désir
D = demande
A = le signifié dans l'auto pour moi, c'est à dire les insignes
I = idéal du Soi

Je veux simplement aujourd'hui les introduire, vous dire ce qu'elles veulent dire parce que nous ne pourrons pas aller plus loin. Mais ces formules sont à mon gré celles autour desquelles vous pourrez non seulement essayer d'ar-

articuler quelque chose du problème que je viens de vous proposer, mais articuler même toutes les vagations, voire même divagations de la pensée analytique concernant ce qui reste toujours notre problème fondamental. En fin de compte n'oublions pas qui est problème du désir.

objec (I) Commençons d'abord par dire ce que veulent dire les lettres qui sont là. Le petit d, c'est le désir. Le ξ , c'est le sujet, le petit a, c'est le petit autre, c'est l'autre en tant qu'il est notre semblable, c'est l'autre en tant que son image nous retient, nous captive, nous supporte, et autour de laquelle nous constituons ce premier ordre d'identifications que je vous ai définies comme l'identification narcissique qui est petit m, le Moi.

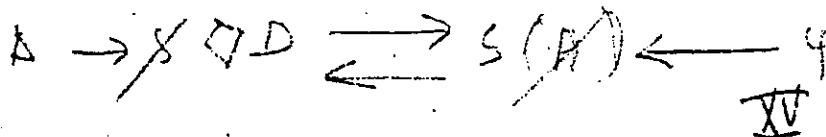
Cette première ligne vous met dans un certain rapport dont les flèches vous indiquent qu'il ne peut pas être parcouru jusqu'au bout en partant de chaque extrémité, qu'il ^{le d} s'arrête en partant de chaque extrémité au point précis où la flèche directrice elle-même en rencontre une autre de signe opposé, mais met dans un certain rapport l'identification moïque ou narcissique avec d'autre part la fonction du désir.

Je vais en reprendre le commentaire.

le ligne (II) La deuxième ligne concerne ce sur quoi j'ai articulé tout mon discours au début de cette année, et pour autant

que j'ai essayé de vous faire voir dans le trait d'esprit un certain rapport fondamental du désir, non pas avec le signifiant comme tel, mais avec la parole, c'est à savoir la demande. Le D. ici écrit veut dire la demande. Le grand A qui suit, c'est le grand Autre, le grand Autre en tant qu'il est le lieu, le siège, le témoin auquel le sujet se réfère dans son rapport avec un petit a quelconque comme étant le lieu de la parole. Il n'est pas besoin ici de rappeler combien depuis longtemps, et en y revenant sans cesse, j'ai articulé la nécessité de ce grand Autre comme le lieu de la parole articulée comme telle. Ici on retrouve le petit d. Ici vous rencontrez un signe ~~est~~ pour la première fois, c'est le petit s. Le petit s a ici la même signification qu'il a d'habitude dans nos formules, à savoir celle du signifié. Le petit s, le grand A veulent dire ce qui dans l'autre est signifié, et signifié à l'aide du signifiant, ce qui dans l'autre pour moi sujet, prend valeur de signifié, c'est-à-dire à proprement parler ce que nous avons appelé tout à l'heure (les insignes). C'est en relation avec ces insignes de l'autre que se produit l'identification qui a pour fruit et résultat la constitution dans le sujet de grand I qui est l'idéal du Moi.

Rien déjà que par la constitution de ces formules, vous avez présentifié qu'il n'y a d'accession de signes



- 22 -

à l'identification de l'idéal du Moi, que quand le terme du grand Autre est entré en ligne de compte. Vous retrouvez ici le petit d.

III

La troisième ligne, autrement dit delta, est celle qui concerne le problème que j'essaye d'articuler aujourd'hui devant vous, c'est à savoir qu'elle essaye d'articuler en une chaîne repère comme les précédentes, ceci : le delta, c'est précisément ce sur quoi nous nous interrogeons, à savoir ce ressort même par quoi le sujet humain est mis dans un certain rapport au signifiant, ceci dans son essence de sujet, de sujet total, de sujet dans son caractère complètement ouvert, problématique, énigmatique, et c'est ce qu'exprime cette formule. Vous voyez ici le sujet de nouveau revenir dans son rapport avec le fait que son désir passe par la demande, qu'il le parle, et que cela a certains effets. C'est simplement ce qui est symbolisé ici. Ici vous avez le grand S qui est comme d'habitude de la lettre par laquelle nous désignons le signifiant. Cette formule explique que grand S est quelque chose que je vais essayer de vous dire, et précisément ce que le phallus, réalise, autrement dit que le phallus est ce signifiant qui introduit dans A quelque chose de nouveau, et qui ne l'introduit que dans A, et au niveau de A, et qui est ce grâce à quoi cette formule va prendre son éclairage des effets de signifiant en ce point précis d'inci-

dence sur l'autre, c'est à savoir ce que cette formule va nous permettre d'éclairer de ce qui arrive de par l'existence des rapports qui sont ainsi articulés.

Reprenons maintenant ce dont il s'agit.

Le rapport de l'homme au désir n'est pas un rapport pur et simple de désir, ce n'est pas en soi un rapport à l'objet. Si ce rapport à l'objet était d'ores et déjà institué, il n'y aurait pas de problème pour l'analyse. Les hommes, comme sont présumés aller la plupart des animaux, iraient à leur objet, il n'y aurait pas ce rapport second, si je puis dire, de l'homme au fait qu'il est animal désirant, et dont tout ce qui se passe au niveau que nous appelons pervers, consiste en ceci, qu'il jouit de son désir. Si toute l'évolution des origines du désir tourne autour de ces faits vécus qui s'appellent la relation dissons masochique, c'est celle qu'on nous fait dans l'ordre génétique sortir la première, mais on y vient par une sorte de régression si je puis dire, celle qui s'offre comme la plus exemplaire, comme la plus pivot, c'est le rapport dit sadique, ou le rapport scopophilique.

Mais s'il est tout à fait clair que c'est par une réduction et un maniement et une décomposition artificielle seconde de ce qui est donné dans l'expérience, que nous les isolons sous forme de pulsions qui se substituent l'une à l'autre, et qui s'équivalent, le rapport scopophilique.

philique, en tant qu'il conjugue exhibition et voyeurisme, est toujours ambigu : le sujet se voit être vu, ou voit le sujet comme vu, mais non pas bien entendu le voit purement et simplement. C'est dans la jouissance, dans l'espèce d'irradiation ou de phosphorescence qui se dégage du fait que le sujet se trouve dans une position venue d'on ne sait quelle béance primitive en quelque sorte extraite de son rapport d'implication à l'objet, et de là il se saisit fondamentalement lui-même comme patient dans cette relation, d'où le fait que nous trouvons au fond de cette exploration analytique du désir, le masochisme, c'est que le sujet se saisit comme souffrant, si l'on peut dire, son existence d'être vivant comme là souffrant, comme étant sujet du désir.

Où est maintenant le problème ?

Ceci, c'est le côté qui ne restera à tout jamais que le caractère irréductible, le côté tout à fait faux du désir humain par rapport à aucune réduction et adaptation, et aucune expérience analytique, et n'ira contre le sujet, ne satisfait pas simplement un désir, il jouit de désirer, et c'est une dimension essentielle de sa jouissance, et omettre cette sorte de donnée primitive à laquelle je dois dire que l'investigation dite existentialiste a apporté certaines lumières, a remis dans un certain éclairage ce que je vous articule là comme je peux, et pensant simplement

que vous vous référez assez à notre expérience de chaque jour, pour que ceci ait un sens, qui est développé tout au long de pages diversement magistrales par monsieur Sartre, dans "L'Etre et le Néant". Ce n'est pas toujours d'une absolue rigueur philosophiquement parlant, mais c'est sûrement d'un talent littéraire incontestable. Le frappant, c'est que des choses de cet ordre n'aient pu être articulées, et développées avec tellement d'éclat que depuis justement que l'analyse a donné en quelque sorte droit de cité à cette dimension du désir.

Monsieur Jones dans "L'Utilité et la fonction dans l'analyse", aura été en fonction directement proportionnelle avec ce qu'il ne comprenait pas, a très vite essayé d'articuler le complexe de castration en lui donnant un équivalent. Pour tout dire, le signifiant phallique a fait pour lui, et tout au long de son existence d'écrivain et d'analyste, l'objet de ce qu'on pourrait appeler peut-être chez lui une véritable phobie, car vraiment ce qu'il a écrit de meilleur, qui culmine dans son article sur la phase phallique, consiste précisément à essayer d'articuler, à dire pourquoi ce sacré phallus qu'on trouve là sous nos pas à tout instant, pourquoi privilège pour cet objet d'ailleurs inconsistant, alors qu'il y a des choses tout aussi intéressantes ? Le vagin par exemple. Et en effet il a raison, cet homme. Il est bien clair que cet objet

n'a pas moins d'intérêt que le phallus, et nous le savons. Seulement ce qui m'étonne, c'est que l'un et l'autre n'ont pas la même fonction. Il était strictement condamné à ne rien y comprendre, dans la mesure même où dès le départ, dès qu'il essayait de s'articuler ce que c'était, ce complexe de castration chez Freud, il a éprouvé le besoin de lui donner un équivalent.

Déjà on voit le départ du premier jet qui surgit là au lieu de retenir ce qu'il y a peut-être de coriace, d'irréductible dans le complexe de castration, à savoir le signifiant phallus. Il n'y était pas dans une certaine orientation. Il n'avait peut-être qu'un tort, c'est de penser que cette phrase par laquelle il termine son article sur la "Phallique Phase", à savoir que Dieu les créa homme et femme, c'est là-dessus qu'il conclut, montrant bien les origines bibliques de sa confection, puisque Dieu les a créés homme et femme, c'est donc que c'est bien fait pour aller ensemble, et il faut que ce soit tout de même à cela que ça aboutisse, ou que ça dise pourquoi.

Or, justement nous sommes dans l'analyse pour nous apercevoir que quand on demande que ça dise pourquoi, on entre dans toutes sortes de complication, et c'est pour cela qu'au départ il a substitué au terme de complexe de castration, ce terme de "aphanisis" qu'il a été cherché dans le dictionnaire grec, et il faut bien dire, qui ne

Aphansisis

se présente pas comme un mot des plus employés chez les auteurs, et qui veut dire disparition; disparition de quoi ? Disparition du désir. C'est ce que le sujet redouterait dans le complexe de castration, aux dires de monsieur Jones, et alors de son petit pas allègre de personnage shakespearien, il ne semblait pas du tout se douter que c'était déjà un énorme problème qu'un être vivant puisse se douter, s'intimider comme d'un danger, non pas de la disparition du manque, du sevrage de son objet, mais de son désir, car il n'y a pas d'autre moyen de faire d'aphanisis un équivalent du complexe de castration, que de le définir comme il le définit, à savoir : la disparition du désir.

N'y a-t-il donc pas là quelque chose qui soit absolument infondé ? Mais que ce soit déjà quelque chose de deuxième ou de troisième degré par rapport à ce que nous pouvons appeler un rapport concevable en termes de besoin, c'est ce qui semble ne pas être douteux, et ce dont il n'a pas l'air le moins du monde de se douter.

Ceci dit, en admettant même déjà que soient résolues toutes les complications que suggère la simple position de problèmes en ces termes, il reste que le problème est de savoir comment dans ce rapport du sujet à l'autre, en tant que c'est dans l'autre et dans le regard de l'autre - ce n'est pas pour rien que je mets au cœur la position scopophilique, c'est parce que effectivement elle est

au coeur de cette position, mais aussi bien dans l'attitude de l'autre, je veux dire qu'il n'y a pas de position sadique qui d'une certaine façon ne s'accompagne, pour être qualifiable à proprement parler de sadique, d'une certaine identification masochique.

Donc le problème est de savoir ce qui, dans ce rapport de son être lui-même détaché où est le sujet humain, qui le met dans cette position tout à fait particulière vis-à-vis de l'autre, où ce qu'il saisit, où ce dont il jouit, c'est d'autre chose que du rapport à l'objet, mais d'un rapport à son désir. Il s'agit en fin de compte de savoir ce que le phallus comme tel vient faire là-dedans. C'est là qu'est le problème, et avant de chercher à l'engendrer, à l'imaginer par une reconstitution génétique fondée sur des références qui sont ce que j'appellerai des références fondamentales de l'obscurantisme moderne, à savoir des formules comme celle-ci, qui sont à mon avis excessivement plus imbéciles que tout ce que vous pouvez trouver dans ces petits livres qu'on vous apprend sous le terme d'instruction religieuse, ou de catéchisme, à savoir par exemple: l'ontogénèse reproduit la phallogénèse. Quand nos arrières petits-enfants sauront que de notre temps cela suffisait à expliquer des tas de choses, ils se diront: c'est tout de même une drôle de chose que l'homme, et ils ne s'apercevront pas d'ailleurs de ce qu'ils auront à la

X X X

place à ce moment là.

Il s'agit donc de savoir ce que le phallus vient faire là.

Posons pour aujourd'hui ceci : que l'existence de cette troisième ligne, à savoir que le phallus en effet est quelque chose qui joue un certain rôle, un rôle de signifiant. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Partons de la deuxième ligne qui veut dire ceci : que s'il y a un certain rapport de l'homme au petit autre qui est structuré, constitué comme ce que nous venons d'appeler le désir humain au sens où ce désir est déjà fondamentalement quelque chose de pervers, toutes ses demandes seront marquées d'un certain rapport. C'est là le sens de ce que nous voyons dans ce nouveau petit symbole losangique que vous retrouvez sans cesse dans cette formule, et qui implique simplement que tout ce dont il s'agit ici est commandé par quelque chose qui est justement ce rapport quadratique que nous avons mis depuis toujours au fondement de notre articulation du problème, et qui pose S, qui dit qu'il n'y a pas de S concevable, ni articulable, ni possible sans ce rapport ternaire AA'AS. C'est tout ce que cela veut dire, : pour que la demande, si on peut dire, existe, ait une chance, soit quelque chose, il faut qu'il y ait donc un certain rapport entre ΔA , en tant que lieu de la parole, et ce désir tel qu'il est structuré, Δd , en tant

qu'il est structuré dans la première ligne.

Ce que la composition de ces lignes implique est ceci : que de même que l'identification narcissique, à savoir ce qui constitue le Moi du sujet, se fait dans un certain rapport dont nous avons vu toutes les variations, toutes les différences, toutes les nuances de prestige, de préséance, de domination dans un certain rapport avec l'image de l'autre. Mais il y a là le correspondant, le corrélatif de ce qui de l'autre côté du point de révolution, de ce tableau, à savoir la ligne d'équivalence double qui est là au centre, mais en rapport cette possibilité même de l'existence d'un Moi avec le caractère fondamentalement désirant et lié aux avatars du désir, qui est ce qui est ici articulé dans la première partie de la première ligne.

De même, toute identification qui soit identification aux insignes de l'autre, c'est-à-dire du tiers en tant que tel, dépend de quoi ? De la demande ; de la demande et des rapports de l'autre au désir, et ceci est tout à fait clair et évident, et c'est ce qui permet de donner sa pleine valeur aux termes dont Freud lui-même appelle ce que nous appelons d'une façon très impropre - et je réarticulerai, et je reviendrai sur ce pourquoi ce terme est très impropre - le terme de frustration. Il s'agit de frère.....?" Nous savons par expérience que c'est dans la mesure où quelque chose est "ver.....", qu'il se produit chez

le sujet ce phénomène de l'identification secondaire, ou de l'identification aux insignes de l'autre.

Qu'est-ce que ceci implique ?

Ceci implique que pour qu'il y ait quelque chose qui puisse même s'établir, j'entends pour le sujet, entre le grand Autre comme lieu de la parole, et ce phénomène de son désir qui se place sur un plan tout à fait hétérogène, puisqu'il y a rapport avec le petit autre en tant que le petit autre est son image, il faut que quelque chose introduise dans l'Autre, dans l'Autre en tant que lieu de la parole, ce même rapport au petit autre qui est exigible, qui est nécessaire, qui est phénoménologiquement tangible, pour expliquer le désir humain en tant que désir pervers. C'est la nécessité d'une articulation du problème que nous avons proposé aujourd'hui.

Cela peut vous sembler obscur. Je ne vous dirai qu'une seule chose : c'est qu'à ne rien poser du tout, non seulement nous allons nous rendre compte que ça devient de plus en plus obscur, mais en plus tout s'embrouille, au lieu que ce qu'il s'agit de savoir, c'est que si nous posons cela, nous allons pouvoir faire sortir un peu d'ordre. Nous posons que φ , le phallus, est ce signifiant par lequel est introduit dans A en tant que lieu de la parole, le grand A, le grand Autre par où est introduit le rapport à l'autre, petit a, en tant que petit autre, par où ce

X rapport est introduit, ce n'est pas tout, en tant que le signifiant y est pour quelque chose.

Voilà. Cela a l'air de se mordre la queue, mais il faut que cela se morde la queue. Il est clair que le signifiant y est pour quelque chose, puisque ce signifiant, nous le rencontrons précisément à tous les pas. Nous l'avons rencontré d'abord à l'origine. Il n'y aurait pas d'origine, non pas de la culture, mais ce qui est d'ailleurs la même chose, si nous distinguons culture et société, il n'y aurait donc d'entrée de l'homme dans la culture si ce rapport au signifiant n'était pas à l'origine.

Ce que nous voulons dire ici, c'est que de même que nous avons défini le signifiant paternel comme le signifiant qui, dans le lieu de l'Autre, pose, autorise le jeu des signifiants, il y a cet autre signifiant privilégié qui est le signifiant qui a pour effet d'instituer dans l'autre ceci qui le change de nature, à savoir que c'est pour cela qu'ici il est paré, cet autre. Ceci qui le change de nature, à savoir qu'il n'est pas purement et simplement le lieu de la parole, mais qu'il est quelque chose qui, comme le sujet, est impliqué dans cette dialectique située sur le plan phénoménal de la réflexion à l'endroit du petit autre qui pose que l'Autre est impliqué dans ceci, et qui y ajoute, c'est purement et simplement comme signifiant que cela y ajoute, que ce rapport existe,

pour autant que c'est le signifiant qui l'inscrit.

Je vous prie, quelque difficulté que ceci vous fasse, de garder dans l'esprit ceci, de vous en tenir là pour aujourd'hui. Je vous montrerai par la suite ce que ceci nous permet d'articuler et d'illustrer.

-:-:-:-:-